

presque complète de femmes. On sait la méfiance que professaient à leur égard le Buddha et ses disciples, si bien que leur exclusion de la scène du *Parinirvāna* n'a rien qui puisse étonner. Sur le même panneau de Loryān-Tangai (fig. 277), si élaboré qu'il soit, c'est tout juste si nous en apercevons trois. L'une d'elles, en bas et à droite, est sans doute une mortelle, épouse, fille ou sœur de quelque Malla : car il est écrit que les Mallas accoururent vers le Bienheureux en amenant tous les membres de leur famille. Les deux autres se montrent à mi-corps dans le feuillage des deux arbres *çāla*, dont elles sont, si l'on peut dire, les dryades. Sur la figure 279 nous retrouvons l'une de ces dernières qui pleure, le visage enfoui dans un pan d'étoffe. Ne serait-ce pas une fausse interprétation d'une telle figure de « Mater dolorosa » qui aurait donné naissance à la légende que déjà Hiuan-tsang rapporte et qui fait Mâyâ assister du haut du ciel à la mort de son fils? L'hypothèse paraît des plus vraisemblables quand on voit telle image chinoise ou japonaise la représenter pleurante et s'essuyant les yeux avec un coin de sa robe parmi le feuillage des arbres traditionnels (cf. fig. 283). Que cette identification tardive et erronée ne soit pas encore de mise ici, c'est ce que prouve d'autre part le fait que, sur les spécimens complets, chacun des deux arbres est hanté de sa divinité protectrice (cf. fig. 276 et 284 et p. 395) sans compter que la réapparition de Mâyâ sous une forme féminine serait contraire à tout ce que la tradition ancienne croyait savoir des destinées ultérieures de la mère du Buddha (cf. p. 484).

*Brahmā et Indra; Vajrapāni.* — L'archéologue doit-il aujourd'hui renoncer, par crainte de tomber dans les mêmes erreurs, à suivre le penchant qui le pousse, tout comme les fidèles de l'ancien temps, à mettre des noms sur les figures? Il ne saurait, en tout cas, y apporter trop de prudence, ni suivre les textes de trop près. C'est ainsi qu'aucun membre de l'oligarchie des Mallas ne nous est nommé cité par le *Mahāparinibbāna-sutta*. Il nous avertit, en revanche, qu'au moment même de la mort du Bienheureux, Brahmā